

Inauguration Il est sobre, simple, lumineux : c'est le nouveau musée de Grenoble, à la hauteur de sa prestigieuse collection d'art moderne.

L'art déménagé à Grenoble

Près de deux siècles après avoir ouvert son premier musée des Beaux-Arts (en 1796), Grenoble s'apprête à fêter l'ouverture, le 30 janvier, de son nouveau musée. Un « grand projet » décidé par François Mitterrand dès 1982, considéré comme un véritable don du ciel par les Grenoblois. Il est vrai que savoir susciter les dons semble être un don très dauphinois. En France, aucun autre musée que celui de Grenoble ne peut se targuer d'avoir rassemblé un tel gratin dans l'offrande faite à l'art et à l'histoire de l'art : des artistes, Picasso, Matisse, Max Ernst, Permeke, Morellet... et beaucoup d'autres ; des marchands, et non des moindres, comme Kahnweiler ou Pierre Loeb ; des collectionneurs, et pas n'importe lesquels, Jacques Doucet, Paul Guillaume, Marcel Sembat, Peggy Guggenheim... et même le docteur Barnes, que d'aucuns traitaient de

radin. Tous ont laissé là un peu de leur âme — des œuvres souvent capitales —, comme si entre Chartreuse, Vercors et Belledonne le vent de la générosité soufflait plus fort qu'ailleurs.

Qu'on ne se méprenne pourtant pas. La collection, jusque-là installée dans l'ancien musée, place de Verdun, n'est pas constituée uniquement de dons. Elle est surtout une suite logique d'une longue histoire d'acquisitions, fort judicieuses, de saisies révolutionnaires et de dépôts de l'Etat. Sa double chance, et partant son prestige, aura été de se spécialiser dès sa création, en 1796, uniquement dans les beaux-arts (avec une exception, sa célèbre collection d'antiquités égyptiennes) et d'avoir vu se succéder à sa tête une pléiade de conservateurs de grande envergure. Notamment les plus récents : Andry-Farcy, Jean Leymarie, Gabrielle Kueny, Maurice Besset, Marie-Claude Beaud, Pierre Gaudibert

et, depuis 1986, Serge Lemoine. Ce sont eux qui, au fil des ans, ont bâti cette fabuleuse collection de quelque quatre mille tableaux et cinq mille dessins, sans compter les sculptures.

Très riche en tableaux anciens de qualité — Véronèse, Tintoret, Philippe de Champaigne, Georges de La Tour (avec le *Saint Jérôme*), Claude Lorrain, Delacroix, Zurbarán (quatre immenses et magnifiques œuvres), Canaletto (avec la très célèbre *Vue de la douane avec l'église de la Salute*), Ingres, Corot... —, le musée est pourtant surtout connu dans le monde entier pour sa collection d'art moderne et contemporain.

A son origine, un homme, Andry-Farcy, un inspiré au caractère bien trempé dont les illuminations esthétiques ont marqué la collection d'une empreinte indélébile. Artiste, critique d'art à l'occasion, ce fort en gueule, qui fut conservateur à Grenoble de 1919 à 1949, a été le premier en France à acheter, à se faire donner et surtout à exposer des œuvres contemporaines, contre l'avis de tous. Grâce à lui a été créé, dans la capitale dauphinoise, dès les années 20, le premier musée d'Art moderne en France et dans le monde (hormis celui d'Essen, en Allemagne), le MOMA de New York ne datant que de 1929, le musée d'Art moderne de Paris de 1946. Pourtant, rien ne lui fut épargné, c'est le moins que l'on puisse dire. « Dans moins de dix ans, pouvait-on lire le 23 janvier 29 dans *La République de l'Isère* (1), si l'on mettait aux enchères la plupart des acquisitions récentes du musée de Grenoble, on n'en retirerait pas les frais du commissaire-priseur. Cela a pourtant coûté fort cher aux contribuables, qui ne protestent pas et se laissent ainsi tailler et duper. »

Arrêté par la Gestapo et interné à Compiègne pour avoir exposé des « œuvres d'art dégénéré en opposition avec la culture artistique du III^e Reich »,



La plus grande collection d'art moderne après Paris méritait d'être montrée dans de bonnes conditions. C'est chose faite.

Andry-Farcy n'en continua pas moins, après-guerre, son sacerdoce. Un an avant sa mise à la retraite, il eut la géniale intuition d'acheter des artistes de l'époque, alors à peu près inconnus : Poliakoff, Schneider, Soulages, Hartung. Le mouvement était définitivement lancé. Depuis, chacun des conservateurs a mis son point d'honneur à poursuivre cette politique audacieuse, faisant de la collection d'art moderne et contemporain de Grenoble la première de France après Paris.

Restait à pouvoir la montrer dans de bonnes conditions, ce qui était impossible dans l'ancien musée, beaucoup trop exigü. Sobre, simple et lumineux, le nouveau bâtiment permettra d'exposer quelque mille cinq cents œuvres au lieu des trois cents montrées place de Verdun. Fort bien situé, en bordure de l'Isère et à proximité immédiate du centre historique de la ville, le musée flambant neuf frappe dès l'abord par son architecture très épurée. Ici, tout n'est qu'ordre et pureté des lignes. Manifestement, l'équipe grenobloise d'architectes, choisie sur concours — Philippe Macary, Olivier et Antoine Félix-Faure —, a recherché, en collaboration avec Lorenzo Piqueras, archi-

tecte conseil, la plus grande simplicité, la plus grande rationalité, tournant volontairement le dos à l'obsession de transparence de nombre de bâtisseurs actuels. « *Le problème essentiel du musée*, affirme Olivier Félix-Faure, *est pour nous de mettre en valeur une collection. L'architecture ne doit pas s'imposer ; elle doit suffisamment s'effacer pour laisser le regard disponible à la contemplation des œuvres. Il convient donc avant tout de s'attacher à la définition des volumes, leur enchaînement, le parcours et, bien sûr, le traitement de la lumière dans chacun des espaces.* »

Sur tous ces plans, la réussite est totale. Esthétiquement séduisant, vu de l'extérieur, avec notamment sa longue façade courbe le long du quai de l'Isère et son vaste parvis face à la colline de la Bastille, le musée est, à l'intérieur, un petit chef-d'œuvre d'abstraction géométrique. Comme si les architectes s'étaient fait un malin plaisir à mettre en valeur ce mouvement dont Serge Lemoine, le conservateur en chef, est l'un des grands spécialistes et auquel il a consacré à l'intérieur du musée une salle entière.

Au-delà du hall d'accueil circulaire, ouvrant sur la librairie, la cafétéria, les

ateliers d'enfants et l'auditorium, se déploie avec élégance une large allée intérieure qui traverse en ligne droite le musée, de part en part. Espace de circulation et de repos, inondé de lumière naturelle, cette allée, totalement nue, sépare les cinq salles d'art ancien des salles d'expositions temporaires et conduit, plus avant, vers les espaces semi-circulaires consacrés à l'art moderne et contemporain. Au bout, une tour médiévale reliée au musée par une passerelle de fer où seront exposés par roulement les milliers de dessins appartenant au musée. Partout, une luminosité parfaite, particulièrement étudiée pour qu'aucun tableau ne subisse la dégradation due aux rayons du soleil.

Cartésien, presque cistercien, le musée de Grenoble en surprendra plus d'un par sa convivialité, sa distinction et son pouvoir immédiat de séduction. Serge Lemoine, son conservateur, par ailleurs professeur d'histoire de l'art du XX^e siècle à la Sorbonne, a désormais tous les atouts pour « occuper ses loisirs » à Grenoble, comme il dit avec sa tranquille modestie ● **Bernard Heitz**

(1) Cité par Hélène Vincent, l'un des cinq conservateurs du musée, dans *Andry-Farcy, un conservateur novateur*, publié en 1982 (épuisé).



Le nouveau musée d'Art moderne de Grenoble. Là, tout n'est qu'ordre et pureté des lignes.